

Laval théologique et philosophique



ROSENZWEIG, Franz, *Hegel et l'État*

Lionel Ponton

Volume 48, numéro 2, juin 1992

La violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400706ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400706ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ponton, L. (1992). Compte rendu de [ROSENZWEIG, Franz, *Hegel et l'État*]. *Laval théologique et philosophique*, 48(2), 305–306. <https://doi.org/10.7202/400706ar>

Par exemple, quand Nguyen caractérise la méthode de l'*Émile* comme une éducation *pour* et *par* la *liberté*, tout lecteur du texte sait bien qu'il y a là problème, car cette éducation dite «négative» et menée par la liberté de l'enfant, s'appuie en fait sur des procédés «positifs» de ruse, de dissimulation et de manipulation de l'esprit de l'élève par son précepteur. Ceci n'invalide pas l'approche qu'en fait Nguyen, mais de toute évidence il y avait là un enjeu qu'il a choisi, comme dans bien d'autres cas, d'écarter de son commentaire. La lecture restant donc rigoureusement interne, l'ouvrage de Nguyen a le plus souvent l'allure académique d'une thèse — et le livre est d'ailleurs tiré de sa thèse de doctorat présentée à l'université d'Ottawa. Mais en contrepartie de ce ton un peu terne, le lecteur reçoit tous les avantages que procure un travail de ce genre quand il est bien réalisé: une interprétation solide manifestant d'un bout à l'autre une parfaite connaissance des textes et de la littérature secondaire, une multiplicité de références riches et précises, une excellente bibliographie. Nguyen nous offre donc un précieux instrument de travail, servi par une écriture sans relief certes, mais d'une limpidité exemplaire.

Philip KNEE
Université Laval

Franz ROSENZWEIG, **Hegel et l'État**. Avant-propos de Paul-Laurent Assoun, traduction et présentation par Gérard Bensussan. Coll. «Philosophie d'aujourd'hui». Paris, Presses Universitaires de France, 1991, 327 pages.

Il est heureux que l'ouvrage désormais classique de Franz Rosenzweig, *Hegel und der Staat*, soit maintenant accessible en français. La place importante qu'il tient parmi les grandes interprétations de la philosophie politique de Hegel et le rôle décisif qu'il a joué dans l'avènement des philosophies d'inspiration judaïque, celles de Buber et de Lévinas en particulier, justifie amplement cette traduction, par ailleurs rigoureuse et soignée.

Malgré la distance — le *Hegel* de Rosenzweig fut commencé en 1909 et publié en 1920, un an seulement avant *L'Étoile de la Rédemption*, sa contrepartie ou son complément —, cet ouvrage conserve toute son ambiguïté. Certes, Rosenzweig partage sans restriction le désir qu'avaient les jeunes Souabes, Hegel, Schelling et Hölderlin, en 1800, de doter l'Allemagne d'un «grand État» — son intérêt très vif et fécond pour la *Constitution de l'Empire* de Hegel

en découle — et il est significatif qu'il reprenne avec ferveur en épigraphe de son livre le mot pourtant interrogatif de Hölderlin selon lequel l'acte pourrait peut-être «sortir de la pensée comme la foudre jaillit des nuées». Il se réjouit vivement que le jeune Hegel tente de préciser le concept d'État. Mais la théorie conduit-elle à la pratique? L'Empire allemand aboli en 1806 allait de fait, à l'initiative de Bismarck, renaître en 1871. De la *Philosophie du droit* de Hegel à l'avènement de l'Empire y a-t-il vraiment continuité? L'acte de fondation est-il sorti de la théorie de Hegel comme la foudre surgit des nuées? Dans sa conclusion, Rosenzweig en doute: «Pourtant, l'État créé par Bismarck ne fut pas simplement plus que l'État pensé par Hegel, pas davantage qu'il n'en a été le simple accomplissement. Par son fondement national, le nouvel Empire avait quelque chose d'étranger ou à tout le moins de non nécessaire à l'idéal étatique hégélien, lequel, apaisé, avait fini par entrer dans le port de l'État particulariste prussien» (p. 431). Rompant avec le projet initial d'édifier une «nation», Hegel, se réfugiant «dans la chambre forte de son temps», c'est-à-dire se limitant à la notion de volonté libre, s'était en effet contenté de déduire l'État du Moi en quête d'épanouissement ou de satisfaction, et il n'était pas parvenu à accorder à la nation «son droit propre et absolu» (p. 432). L'Empire bismarckien allait toutefois retenir de l'idée hégélienne de l'État son caractère «dur et limité», c'est-à-dire son aspect de puissance ou d'individualité «voulante» engagée dans l'histoire et soucieuse d'y faire prévaloir ses propres objectifs. C'est à ce point de vue que la création de l'Empire, en 1871, se serait produite à partir de la pensée de Hegel «comme la foudre jaillit des nuées». Pour détourner l'Empire du modèle hégélien et l'ouvrir «à l'air libre du monde», Rosenzweig entreprit donc en 1909 sa thèse doctorale sur l'idée hégélienne de l'État: «Dans son devenir au travers de la vie de celui qui l'avait pensée, cette idée devait en quelque sorte se fracasser elle-même sous les yeux du lecteur, afin que s'ouvre ainsi la perspective d'un avenir allemand plus vaste, à l'intérieur comme à l'extérieur» (p. 10). Hegel est donc, selon Rosenzweig, le théoricien de l'État-puissance qui menaçait l'Allemagne en sacrifiant la nation, même si sa pensée «n'a pas conduit l'évolution du siècle en son entier», même si elle n'a fait plutôt «qu'en inaugurer le cours», et si les idées du Hegel politique «restent en deçà des actions du siècle de Bismarck» (p. 428).

Bien qu'il soit un monument d'érudition et constitue encore aujourd'hui, à bien des égards, un précieux instrument de travail, l'ouvrage de Rosenzweig sur Hegel porte les cicatrices du temps. Nous ne

jugeons plus aujourd'hui un système de pensée en nous fondant sur les circonstances qui l'ont suscité ou sur les événements qui l'ont suivi cinquante ans ou cent ans plus tard. Il est vrai que le projet de Rosenzweig était historiographique et que le titre *De Hegel à Bismarck* lui aurait mieux convenu. Dans cette perspective, toutefois, l'hypothèse de la continuité s'effondre d'elle-même. Rosenzweig admet que le système hégélien, après la mort du philosophe, a été pris en charge par des théoriciens qui n'en ont respecté ni l'esprit, ni la méthode. Il n'a été réalisé, s'il le fut, que dans sa caricature. Le progrès des études hégéliennes nous oriente d'ailleurs vers une autre interprétation. Par son acceptation des droits de l'homme — droits-liberté et droits sociaux — et par sa conception de la constitution comme expression de la conscience-de-soi du peuple, Hegel est beaucoup plus près du libéralisme bien compris que de la «Macht — und Realpolitik» de l'Empire allemand. Le peu d'intérêt que porte Hegel au pangermanisme est particulièrement révélateur. Déjà, à Nuremberg, dans la *Propédeutique philosophique* — Rosenzweig l'a noté —, Hegel refusait de confondre l'État et la nation ou même de considérer la nation comme «une condition nécessaire à l'État» (p. 231). La coïncidence de la nation et de l'État était à ses yeux, tout au plus, «une heureuse chance». Dans la *Philosophie du droit* de Berlin, la nation est présente mais à sa place, comme la conformation de la Constitution rationnelle dans la disposition subjective du patriotisme. Faisant allusion à l'idée de «fondement national-culturel de l'État», Rosenzweig constate laconiquement: «Hegel était fort éloigné de tout cela» (p. 373). L'insistance de Rosenzweig sur l'oubli de la nation s'explique par l'influence qu'exerçait sur lui son maître Meinecke. De plus, l'État-puissance, pour Hegel, n'est pas l'État de la violence aveugle mais plutôt l'État qui doit sa puissance à la rationalité et qui est au service de la rationalité.

Dans la *Présentation*, Gérard Benussan rejette avec vigueur le reproche que R. Bodei fait à Rosenzweig «d'avoir contribué à l'édification d'une image statolâtre de Hegel, au moins à Berlin» (p. XXXI). Ce grief serait parfaitement non-fondé. Il nous invite plutôt à voir au travail dans *Hegel et l'État* un «anti-étatisme absolu» dont *L'Étoile de la Rédemption* devait un an plus tard révéler le contenu philosophique. Ce conseil vient à propos car les deux œuvres sont en effet inséparables.

Lionel PONTON
Université Laval

Vance MENDENHALL, **Une Introduction à l'analyse du discours argumentatif**. Des Savoirs et savoir-faire fondamentaux. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 188 pages.

Cet ouvrage du Professeur Vance Mendenhall se définit comme un «manuel de logique informelle», consacré à l'étude des éléments du discours argumentatif.

Les chapitres se regroupent autour de trois grands axes: actes discursifs, information discursive, discours argumentatif. Afin d'illustrer son propos, l'auteur utilise plusieurs exemples tirés de quotidiens ou de publicités. De plus, des travaux pratiques et des auto-évaluations complètent les chapitres, et le lecteur pourra même écrire dans les espaces prévus.

Malgré quelques imprécisions, l'auteur propose des cas variés et originaux, parfois même surprenants. Cependant, celui-ci aurait pu songer à dater tous les extraits cités (omissions aux pp. 30, 117, 257, 258, par exemple). De même, pour ce genre de manuel pédagogique d'initiation, on pourrait espérer y trouver un glossaire des termes utilisés et une courte bibliographie. Ces lacunes amenuisent les ambitions initiales contenues dans le sous-titre de l'ouvrage (*Des Savoirs et savoir-faire fondamentaux*).

YVES LABERGE
Université Laval

Maria-Paul del Rosario ADRIAZOLA, **La connaissance spirituelle chez Marie de l'Incarnation**. Paris/Québec, Éditions du Cerf/Anne Sigier, 1989, 403 pages.

On aurait été porté à croire qu'après Dom Oury, tout avait été dit sur Marie de l'Incarnation; ce livre, au contraire, donne l'impression qu'on ne fait que commencer à comprendre cette mystique. Klein, déjà, avait dégagé un «Itinéraire mystique»; il faut admettre aujourd'hui que ce n'était qu'un sentier battu à côté de cet ouvrage critique. L'auteure, oblate, nous livre selon une évolution progressive — donc avec une approche chronologique — la découverte même de la spiritualité chez Marie de l'Incarnation. Ce livre fait participer intellectuellement à l'aventure de Marie de l'Incarnation, à sa «perception expérientielle et réfléchie du donné révélé» (p. 33). L'auteure parle «sans cachette» (p. 51), avec une simplicité remarquable, du sens même du mysticisme.